

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

SAMEDI 7 AVRIL 1917

Samedi saint. Il y a quelques oeufs de Pâques en sucre et en chocolat aux étalages ; mais à quels prix ! Dans la plupart des familles, les enfants ont dû se passer des oeufs traditionnels. L'explication qu'on leur a donnée était toute indiquée : les méchants Prussiens ont enfermé les cloches à la « *Kommandantur* » au moment de leur départ pour Rome, capitale d'un pays allié.

Il n'y a pas un sourire de printemps dans le ciel, ni dans le reste de la nature, où nulle pointe de verdure ne s'aperçoit encore aux arbres ; il souffle un vent glacial ; par moments il tombe de la neige, et les boulevards et le Bois (**Note** : de la Cambre) sont tout blancs. Nous aurons Pâques dans un décor de plein hiver. Cela ne se sera, je crois, jamais vu.

Et nous passerons cette grande fête, naguère pleine de promesses de joies, rencognés près de notre feu si nous avons – ressassant nos peines et nos inquiétudes – l'estomac à moitié vide, car cette fois, si ce n'est pas tout à fait la famine, c'est quelque chose qui en approche fort, et non seulement pour les pauvres, mais pour le plus grand nombre.

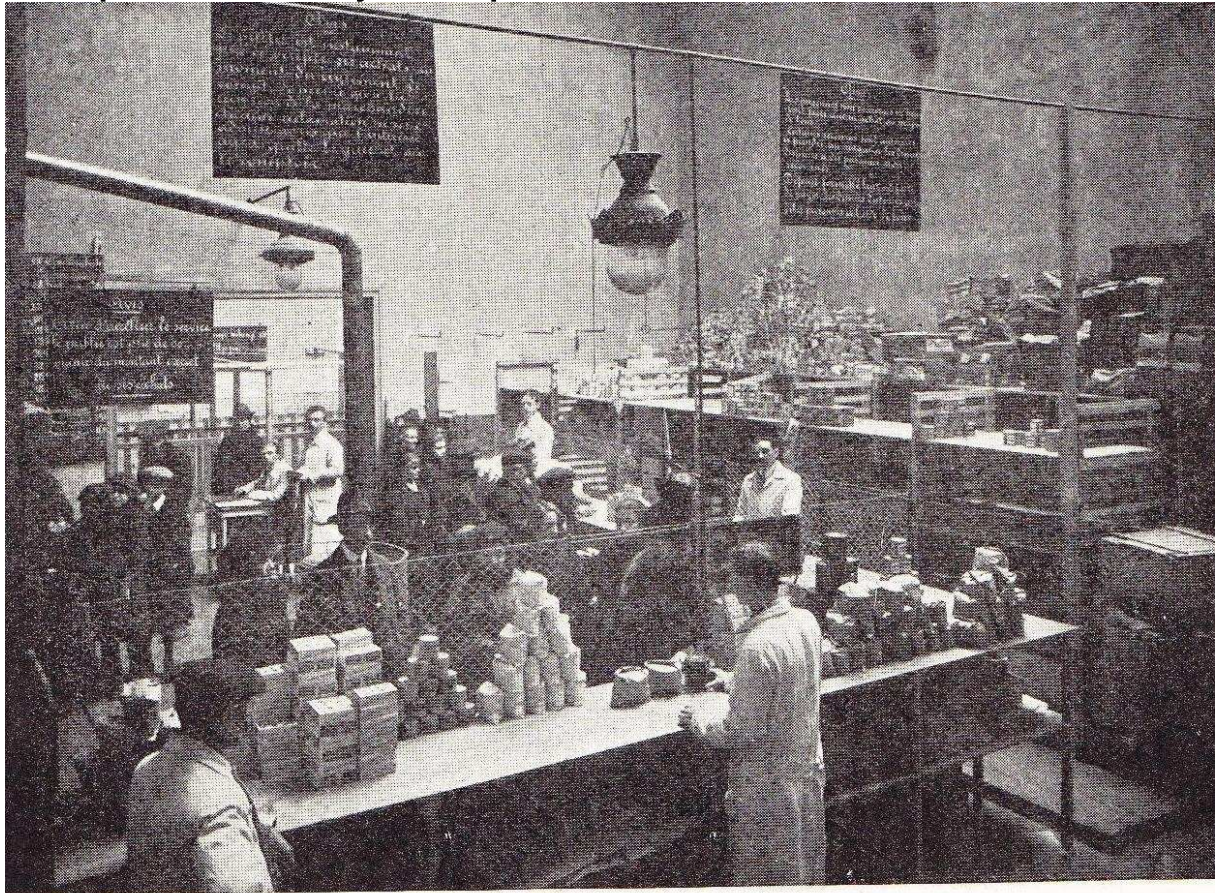
Evidemment, les privilégiés qui continuent à disposer de beaucoup d'argent, ne manquent de rien ; la ration de pain – 300 grammes – est insuffisante pour eux comme pour tout le monde, mais ils peuvent compenser cette insuffisance grâce à de la farine achetée sept à huit cent francs les cent kilos, grâce à des pommes de terre achetées 275 francs les cent kilos, grâce à d'autres denrées qu'on leur offre aussi clandestinement ou qu'on vend dans les magasins à des prix d'une hauteur vertigineuse. Pour la plupart des ménages, la grande ressource ce furent longtemps les magasins communaux ; mais



Un magasin communal à Bruxelles.
au lendemain de la déclaration de guerre.

ils sont maintenant fort dépourvus ; ils ne

fournissent plus qu'un petit nombre de denrées et en quantité toujours plus restreinte. La situation est



Un magasin communal.

surtout terrible pour les familles nombreuses ; on les désavantage plutôt que de les favoriser dans l'organisation de certains services ; ainsi, à Ixelles, l'on a droit, certain jour, à un hareng par ménage ; que celui-ci soit composé de deux ou de dix personnes !

Aux boucheries communales, aux quelques charcuteries communales qui viennent de s'ouvrir, il faut faire queue pendant des heures pour arriver à être servi, et parfois on n'y arrive pas du tout : il n'y a plus de marchandise ou l'heure réglementaire de la fermeture est là au moment où votre tour se



Une charcuterie communale.

présente et on vous ferme la porte au nez ; c'est ce qui s'appelle échouer au moment d'atteindre le porc. Cela ne va pas sans récriminations, colères, accusations, justifiées ou non, de favoritisme à l'adresse des vendeurs, des organisateurs et parfois, bagarres ; la police doit intervenir ; des charcuteries ont déjà été fermées pour quelque temps à cause de « collisions » qui s'y produisaient et pour donner le temps de trouver une meilleure organisation de la vente.

On autorise la délivrance de quelques suppléments de pain ou de rations de farine blanche, ou de sucre aux personnes à qui leur grand âge, leur état de santé (il faut exciper de maladies déterminées) rend cette faveur

indispensable. Mais il est nécessaire avant de l'obtenir de subir un examen fait par un médecin officiel dans des locaux et à des heures indiquées ; d'autres formalités sont nécessaires encore. Voilà bien des corvées et des ennuis ! Néanmoins, des milliers de personnes s'y soumettent, déployant autant d'habileté et d'esprit que de tenacité à réussir. Les abus doivent fatalement être innombrables.

C'est maintenant seulement que nous nous rendons compte de toutes les facilités d'autrefois. Quel recul, sous ce rapport comme sous bien d'autres ! Pères et mères de famille, nous avons un peu l'impression d'être ramenés aux âges primitifs où l'homme partait chaque matin à la chasse à travers forêts, plaines, marécages, rochers pour trouver et réduire à force de patience, de ruse et de violence les proies dont il ferait, avec ses petits, la pitance du jour. Le décor – forêts, plaines, etc. – n'y est plus ; la violence y est moins ; mais quant à la patience et la ruse, je n'oserais pas dire qu'il nous en faille beaucoup moins qu'à nos très lointains ancêtres. Et les petits n'attendent pas le retour des chasseurs à l'entrée de la caverne – pardon de la maison –, avec moins d'impatience que ceux d'alors, anxieux de savoir si l'on rapportera un butin suffisant, prêts à se jeter dessus avec un appétit de jeunes loups. Je connais des maisons de la bonne bourgeoisie où, plus d'une fois, le butin n'a pas été suffisant et où

les enfants ont dû, le lendemain, partir en classe sans avoir pu se mettre un morceau sous la dent.

Et nul indice d'amélioration à l'horizon, au contraire ! Les Allemands coulent des bateaux de la « *Commission for Relief* » qui nous apportaient des vivres, et l'Angleterre en retient pour les soustraire aux coups des Allemands. Les Anglais ont même, conformément d'ailleurs aux instructions de la Commission, ordonné d'en décharger dans leurs ports quatorze, dont la cargaison menaçait de se gâter par suite d'un séjour prolongé qui aurait coûté à la *Commission* de très gros frais de stationnement. Tout cela, nous fait beaucoup de vivres en moins – 60.000 tonnes, paraît-il –, pour la cargaison des quatorze bateaux. Aussi le bruit court-il que la ration de pain sera encore réduite (1). Ce bruit jette l'alarme dans les familles.

La perspective de pouvoir se rattraper bientôt sur les légumes, les pommes de terre est chimérique. Les cultivateurs et marchands profitent de l'inclémence de la température pour vendre leurs quelques légumes à des prix dont voici des échantillons : 2.50 à 3 francs pour un kilo de choux rouges, qui coûtaient avant la guerre 30 centimes ; même prix pour les carottes ; et le rutabagas, cet aliment pour bétail, est maintenant livré à la consommation humaine au prix de 90 centimes.

Dans les régions industrielles du Borinage et de Liège le tableau est plus sombre encore. Dans

nombre de ménages ouvriers on compense par des choux-raves l'insuffisance de pain. Des tranches de choux-raves entre deux tranches de pain, telle est la nourriture que les mineurs emportent maintenant au fond de la fosse.

Non, la matière ne manquera pas à ceux qui se laisseront aller à broyer du noir au coin de l'âtre pendant les jours de Pâques.

(1) Les Allemands tentèrent, en effet, d'amener une décision dans ce sens. S'ils n'y réussirent pas, ce fut grâce aux protestations des représentants de Puissances étrangères, Voir 13 avril.

Notes de Bernard GOORDEN.

Les photos de magasins communaux (pages 291 et 292) et d'une charcuterie communale (page 293) proviennent de « **Les restaurants économiques – Les cantines bourgeoises – Les magasins communaux** », qui constitue le chapitre XVI (deuxième partie, pages 286-296) de **La Belgique et la Guerre** (volume 1 : **La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** (XI-386 pages + 8 hors-texte) de Georges Rency (Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition).

La hausse des prix, surtout du prix des vivres, a été sensible en Belgique à partir du printemps 1916 (15 avril). On trouvera **infra** un tableau indiquant, pour toute une catégorie de produits et

de marchandises, la progression mensuelle de ces prix depuis cette époque jusqu'à l'armistice (15 novembre 1918). Ce tableau provient du volume 4 (1918, après la page 518) de Louis GILLE, Alphonse OOMS, Paul DELANDSHEERE ; **Cinquante mois d'occupation allemande** ; Bruxelles, Librairie Albert Dewit ; 1919, 2146 pages (4 volumes) :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k373383x/f1.image>

Pour la lisibilité (et la rapidité d'accès), nous en avons mis à disposition une reproduction au lien :

<http://idesetautres.be/upload/HAUSSE%20PRIX%20PENDANT%20GUERRE%2019160415-19181115%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%204%20519.jpg>

Lisez « ***L'élan de charité. Les comités d'entraide à l'Œuvre. Le groupement des initiatives éparses. Interpénétration des classes. Rapprochement social*** » par **Georges RENCY**, qui constitue le chapitre **XII** de la **première partie** du volume **1** de **La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 109-113) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20CHARITE%20BELGIQUE%20ET%20GUERRE%20T1%20pp109-113.pdf>

